

UN JOURNAL CATHOLIQUE DANS  
UNE PAROISSE C'EST UNE MIS-  
SION PERPETUELLE. LEON XIII



FONDÉ EN 1893

PUBLIÉ LE MARDI DE CHAQUE  
SEMAINE

ABONNEMENT

POUR LE CANADA

Un an.....\$1.00  
Six mois......50

POUR LES ETATS-UNIS

Un an.....\$1.50  
Six mois......75

POUR L'EUROPE

Un an.....\$1.50  
Six mois......75

Les abonnements sont payables  
d'avance.

Pour cesser de recevoir le jour-  
nal, il faut donner avis au moins un  
mois avant l'expiration de son ab-  
onnement et payer tous les arré-  
rages.

Ceux qui changent d'adresse  
devront nous donner l'ancienne aus-  
si bien que la nouvelle.

Adressez toutes lettres, corres-  
pondances, etc., à

L'IMPARTIAL

Tignish, Ile du Prince Edouard

L'IMPARTIAL

Tignish, Mardi, 30 Novembre 1909

LA MISSION DES PARENTS

Qu'elle est belle, qu'elle est  
grande et noble, entre toutes, la  
mission du père et de la mère !  
Elever de petits êtres destinés à  
devenir un jour de bons citoyens,  
des serviteurs de la patrie, de fidè-  
les enfants de l'Eglise, des habi-  
tants du ciel... se peut-il rien de  
plus encourageant et de plus con-  
solant ?

Il n'est rien non plus qui ap-  
porte plus de joie et d'espérances au  
cœur de ce père et de cette mère.  
Plus ils s'évertuent à rendre par-  
faite l'oeuvre de l'éducation fami-  
liale, plus ils se préparent de bon-  
heur. Ce sont eux-mêmes qui doi-  
vent recueillir les premiers fruits et  
leurs pieux efforts. Ces enfants,  
auxquels ils donnent tous leurs  
soins et qu'ils préservent de l'es-  
prit mauvais avec la plus constan-  
te sollicitude, deviendront des fils  
respectueux, des filles soumises et  
feront un jour honneur à ceux qui  
les auront si bien élevés. Ce sont  
de tels enfants qui sont plus tard la  
couronne de leurs parents, le sou-  
tien de leur vieillesse.

Il semblerait, lorsqu'on envisage  
tous les biens qui résultent de la  
bonne éducation des enfants, que  
l'universalité des parents dussent  
rivaliser de zèle pour accomplir cet-  
te oeuvre avec la dernière perfec-  
tion et qu'il ne puisse y avoir le  
moindre avertissement à leur don-  
ner à ce sujet. Hélas ! c'est tout  
le contraire qui se produit !

BONTE

On dit que les occasions de faire  
le bien ne sont pas communes : les  
supposer rares, c'est être bien igno-  
rant en fait de bonté. Si l'on n'est  
pas souvent à portée de rendre de  
grands services, il n'est pas de jour  
où l'on ne puisse travailler à ren-  
dre la situation de quelqu'un meil-  
leure.—En société, le désir d'obli-  
ger, qui va au-devant de tous les  
désirs ;—en famille, la douceur,  
qui procure la paix, et la sagesse,  
qui la conserve ;—avec ses infé-  
rieurs, un traitement doux et rais-  
sonnable, qui fasse disparaître les  
désagréments de leur condition, en  
maintenant la subordination ;—puis  
donner des avis à ceux qui en ont  
besoin, calmer une inquiétude, al-  
léger un chagrin : voilà de quoi  
occuper toutes les heures de la vie.

A la vérité, ce n'est là que le  
remplissage de la bonté ; mais n'est-  
il pas bon de n'y laisser aucun vide  
et de se tenir toujours en exercice ?  
—J'ose assurer qu'une existence  
ainsi consacrée au bonheur de nos  
semblables procurerait une constan-  
te félicité.

FENELON

## Du Pain et des Jeux

Du pain et des jeux—*Panem et Circenses!*  
C'était le cri des Romains.

Et les Barbares s'avançant, Rome était en danger, l'em-  
pire romain, vermoulu, craquait de toutes parts, se dislo-  
quait, s'effondrait....

Du pain et des jeux !

Le plus puissant empire du monde râlat dans ces mots  
ironiques son agonie : il disparut, le temps nivela tout jus-  
qu'à son souvenir. Tel le navire dans sa course creusant un  
sillon dans les flots phosphorescents : le brillant sillage va  
rapidement s'éteignant, tandis que l'Océan, à peine ému,  
nivelle sa surface sans garder nulle trace.

\*\*\*

Depuis la chute de l'empire d'occident, que de fois, chez  
différents peuples, ce cri a retenti ! Vous l'entendez, de  
nos jours, retentir en notre malheureuse mère-patrie : on le  
profère dans la grande République notre voisine... il sem-  
ble qu'on le distingue en la douce Cadie....

—Jeanne, ô Jeanne la Vaillante, à leur triste sort le Ro-  
yaume de Marie et l'enfant de ce Royaume, l'Acadie ?...—  
Oh ! Hâtez-vous ! Venez, parce qu'il y a grand pitié en  
les deux.

On a juré notre perte, L'ennemi s'avance, notre peuple  
est en danger, l'Acadie est sapée dans ses fondements que  
l'on croyait invulnérables : la langue et la Foi... Les tra-  
vaux d'approche sont poussés avec une activité fiévreuse.  
Tout est mis à contribution contre nous, on a endormi les  
sentinelles, on a détourné de nous le Pilote qui seul pouvait  
nous sauver. Des intelligences ont été ménagées jusque  
dans nos rangs afin de nous mieux perdre. En vain avon-  
nous cherché à opposer de nouveaux corps de troupes à  
ceux de l'ennemi : de ces nouveaux bataillons dont nous  
espérions le salut est sorti le cri fastidieux : "Du pain et  
des jeux !..."

Au nom du

PATRIOTISME,

nos Chefs ont essayé de secouer notre torpeur. On leur a  
répondu : "Laissez-nous tranquilles !..." Ils ont mon-  
tré le péril. On leur a crié : "Laissez-nous nous amu-  
ser !..."

Du pain et des jeux....

\*\*\*

Des questions vitales sont soulevées. L'avenir de notre  
race est en jeu.

Qu'importe ?—Laissez-nous tranquilles !

D'importantes communications doivent être faites aux  
assemblées de nos Sociétés nationales, des mesures graves  
de préservation doivent y être discutées.

—Nous n'avons pas le temps. Nous devons nous amu-  
ser !

Du pain et des jeux !

\*\*\*

Nous nous livrons de nous-mêmes à l'ennemi. On nous  
dit le moyen à employer pour obtenir justice.—On s'égare  
en de stériles lamentations. On adopte des moyens qui, a-  
doptés par le chef de famille chez lui le ferait interdire comme  
insensé....

Et l'ennemi s'avance. Tout le temps perdu par nous est  
irréparable pour nous, tandis qu'il sert admirablement les  
dessaies de l'assiégeant.

Peut-on concevoir folie plus néfaste que nous ?

—Qu'importe ?—Cela satisfait de mesquines ambitions,  
pendant que la plupart se désistent d'une lutte si mal  
conduite et préfèrent s'amuser, même dans le camp de  
l'ennemi....

Qui nous rendra les Français d'autrefois, soldats invincibles  
parce qu'ils ne sacrifiaient qu'au seul Vrai Dieu et ne  
marchaient au combat qu'au cri de : *Jésus, Marie, l'Acadie!*  
comme notre Bienheureuse petite soeur, l'héroïque Jeanne  
d'Arc !...—Avec elle, appelons-en au Pontife Suprême :  
là est la victoire ! La Victoire qui a vaincu le Monde, c'est  
la Foi, dit saint Paul. Et la Foi, c'est le Christ, mais c'est  
aussi le Pape.

Jeanne, sauvez-nous !

## Conquete de l'Acadie par l'Angleterre

QUATRE EXPEDITIONS SUCCESSIVES, DE

1704 A 1710

(Suite)

"Les Sauvages, nous dit une chronique du temps, citée  
par Bancroft, assaillent, avec les Français, toutes les places  
fortifiées et toutes les habitations particulières à la fois... Il  
semble y avoir à la porte de chaque maison un Sauvage ca-  
ché, qui guette sa proie. Que de personnes sont massacrées,  
ou traînées en captivité ! Si des détachements de citoyens  
armés pénètrent, exaspérés, dans les retraites de ces barba-  
res, ils ne trouvent que la solitude. La province du Massa-  
chusetts est désolée et la mort plane sur ses frontières".

Les autorités de Boston mirent à prix la tête de leurs in-  
saisissables ennemis—cent livres sterling pour toute cheve-  
lure de Sauvage âgé de plus de douze ans.

Il y avait alors, à Boston, un aventurier écossais (1) appelé  
Vetch dans son pays, et connu dans l'histoire sous le nom  
de Vetch. Sa famille avait souffert la persécution religieu-  
se sous Charles II, et lui, pendant que son père purgeait  
son exil en Hollande, y avait terminé ses études à Utrecht.  
Il avait d'abord tâté des armes, en Europe, puis s'en était  
allé fonder une colonie morte-née dans l'isthme de Darien.  
De l'Amérique Centrale, il avait été chercher fortune à  
New-York, où nous le trouvons, le 26 août 1700, en confé-  
rence avec les Sachets des Cinq-Nations. Entré par voie  
de mariage dans la riche famille des Livingstone, il s'était,  
de concert avec son beau père, livré, durant quelques an-  
nées, au cabotage (2) entre New-York et Québec. Le  
commerce qu'il faisait semblait avoir été surtout de la contre-  
bande. Dudley, gouverneur de New-York, son associé se-  
cret, l'avait chargé de faire, en même temps, oeuvre d'es-  
pion, dans ses voyages et ses stations à Québec ; de noter  
les points faibles de la citadelle et surtout le se familiariser  
avec la navigation du fleuve. C'était du même coup servir  
la Nouvelle-Angleterre, qui de tout temps nourrissait le

projet d'envahir le Canada, leurs intérêts person-  
nels à tous deux. En tous cas, ces connaissances les  
mettraient au mieux, l'un et l'autre, avec l'amirauté, et  
advenant que leur commerce clandestin en eau-de-vie, vins et  
épices avec les ennemis du roi fût découvert, leur ai-  
deraient à se tirer d'une mauvaise affaire. Vetch s'acquitta  
à merveille de cette mission, qui demandait de rares talents.

Après le Canada ce fut l'Acadie qu'il fut chargé, ou qu'il  
se chargea lui-même, d'aller étudier sur place. Le prétexte  
fut un échange de prisonniers entre Port-Royal et Boston,  
dont le gouverneur lui confia la mission. Il échangea princi-  
palement du rhum contre des fourrures. Ses ennemis, des  
concurrents probablement, prétendirent qu'il y avait mêlé  
des munitions de guerre, et le mirent en accusation devant  
la Législature, qui le condamna à une forte amende. En  
appel, il fit renverser, en Angleterre, tout l'échafaudage de  
sa condamnation, pour défaut de juridiction.

Après l'échec des trois invasions successives contre Port-  
Royal, la Nouvelle-Angleterre ayant, ainsi qu'il a été dit  
plus haut, résolu de demander l'aide de la métropole pour  
s'emparer de l'Acadie, ce fut ce même Samuel Vetch, que les  
Bostonnais dépêchèrent à Londres. Il lui fut enjoint de faire  
de pressantes représentations à la cour pour l'engager à en-  
treprendre, en même temps, la conquête de Terre-Neuve  
et du Canada. Vetch, qui se vantait de mieux  
connaître la navigation du Saint-Laurent que les pilotes  
canadiens, avait son plan d'invasion tout préparé d'a-  
vance.

Sa mission eut un plein succès. Quoique la guerre dite  
de la succession d'Espagne sévit alors avec une extrême  
violence entre les divers royaumes de l'Europe, les ministres  
whigs de la reine Anne, qui avaient juré d'humilier Louis  
XIV, approuvèrent le projet, et s'engagèrent à fournir aux  
colonies cinq régiments entiers, soit trois mille soldats régu-  
liers, convoyés par une puissante escadre. Vetch fut renvoyé  
en Amérique avec l'ordre de rassembler le contingent que  
chacune des plantations était appelée à fournir, savoir, huit  
cents soldats par celle de New-York, trois cents par le  
New-Jersey, cent-cinquante par la Pensylvanie, tandis que  
l'apport du Massachusetts était fixé à douze cents. Rendez-  
vous fut pris à Boston pour l'été de 1709.

De retour en Amérique, Vetch eut d'autant moins de mal  
à recruter les contingents requis, que l'Angleterre s'enga-  
geait à donner à ses alliés des colonies certains privilèges  
commerciaux considérables, un choix de terres à  
prélever sur les nouvelles conquêtes, et à solder les frais  
généraux de l'expédition.

Au nombre des plus zélés partisans du projet d'invasion  
fut le colonel Francis Nicholson, gouverneur de la Virginie,  
qui se joignit à l'expédition en qualité de volontaire. Il en  
prit bientôt avec Vetch la direction. En attendant l'arrivée  
de la flotte, ils dressèrent ensemble le plan définitif des opé-  
rations. C'était d'envahir la Nouvelle-France, c'est-à-dire,  
Canada et l'Acadie, des deux côtés à la fois, et par terre et  
par mer. Vetch, avec les volontaires du Massachusetts et  
du Rhode-Island, accompagnerait la flotte et une partie des  
troupes anglaises, s'emparerait de Port Royal et de l'Acadie,  
puis remonterait le Saint-Laurent, pendant que Ni-  
cholson envahirait le Canada par terre avec le reste de l'ar-  
mée réunie aux milices fournies par les autres colonies.  
C'est le plan de campagne qui fut suivi par Wolfe et les  
Anglais en 1758 et 1759. Tout allait à souhait : les trans-  
ports et les miliciens des colonies se trouvèrent au rendez-  
vous de Boston dès le mois de mai (1709) ; mais l'escadre  
anglaise ne vint pas. Après l'avoir attendue tout  
l'été et jusqu'à l'automne, les Bostonnais apprirent par un  
courrier spécial qu'elle ne viendrait pas, qu'elle avait été  
envoyée d'urgence au Portugal pour soutenir le roi allié de  
l'Angleterre contre une invasion espagnole. Le désap-  
pointement fut grand dans les treize colonies ; mais per-  
sonne ne perdit espoir et ne voulut désarmer. A tout prix  
la Nouvelle-France devait être conquise ; c'était un nou-  
veau cas de *delenda est Carthago*.

(1) Les Acadiens prononcent encore aujourd'hui *Ecossois*,  
Français se disait autrefois *françois*, en Europe, et les  
Canadiens disent *Beuharnais* ou *Beuharnois*.

(2) Les Acadiens prononcent *gabotage*, comme le mot se  
prononçait alors, et comme second se dit encore aujourd'hui  
*second*.

(à continuer)

## Les Vaches Laitières en Hiver

ALIMENTATION

Il arrive généralement que le  
foin se fait rare au milieu de l'hiver  
et que le cultivateur se trouve  
embarrassé : ses vaches laitières en  
particulier sont l'objet de ses pré-  
occupations. Or, le meilleur moy-  
en, le plus avantageux et le plus é-  
conomique, est de nourrir le bétail  
non-seulement avec du foin, mais  
avec d'autres aliments qui consti-  
tuent plus ou moins les qualités  
essentielles spéciales au foin, qui  
reste la nourriture idéale. Par l'a-  
nalyse chimique, on sait que tout  
aliment renferme de l'eau de la  
graine, de l'amidon, des sucres, des  
fibres difficilement digestibles, enfin  
une substance appelée azote. Ces  
aliments combinés se trouvent avec  
de bonnes proportions dans le foin.  
Admettons que le foin est rare et  
cher, et qu'il faille coûte que coûte  
hiverner en bon état nos vaches  
laitières, nous aurons recours aux  
raisons d'après les aliments ci-après  
suivant qu'ils seront plus aisément  
à notre disposition. — Classons donc  
et déterminons bien les diverses ca-  
tégories de ces aliments.

10. Les aliments aqueux, caractérisés par la grande quantité d'eau qu'ils renferment, tels que patates, plantes-racines, ensilages, fourrages verts, blé-d'inde.

20. Les aliments fibreux, difficile à digérer, telles que les pailles de blé, d'avoine sarrazin, pois, etc.

30. Les aliments farineux, où l'amidon domine, comme les grains, les moules, les farines ; générale-  
ment ils sont riches en azote ; c'est pour cela qu'on les appelle ali-  
ments semiconcentrés.

40. Les aliments azotés, concen-  
trés, proprement dits, caractérisés  
par la grande quantité de matière  
azotée (protéine), qu'ils renferment  
comme les tourteaux, le grain de  
lin, les feuilles, les pois, la moulé-  
de coton, le son. En outre, ils con-  
tiennent des principes de graine  
très recherchés et très pratiques, à  
raison de l'effet qu'ils produisent  
dans l'alimentation du bétail.

Cette classification étant faite,  
disons de suite qu'aucun de ces ali-  
ments, employé seul, ne peut rem-  
placer le bon foin. Par exemple,  
la paille, employé exclusivement,  
empêche tout juste un animal de  
mourir ; les betteraves ou l'ensilage,  
seuls, l'affaiblissent infailliblement ;  
les tourteaux ou les grains, seuls,  
l'échauffent et l'exposent à des in-  
flammations d'intestins ; de plus ils  
sont chers.

Comment donc faut-il les employ-  
er ? C'est très simple, les mélanger  
entre eux et avec du bon foin et  
suivre certaines règles dans leur  
distribution.

La base de la ration, c'est le bon  
foin. Donnons-en tous les jours 8  
à 10 livres à toute vache laitière.  
On y ajoutera 40 livres et plus d'en-

silage et de racines, par tête et par  
jour. Il est mieux de couper les  
plantes-racines en morceaux et de  
hacher l'ensilage.

Quant à la paille que l'on donne  
en même temps, on doit la hacher  
en tout ou en partie et mélanger la  
paille hachée aux racines et aux  
aliments concentrés. La paille non  
hachée de la paille se donne géné-  
ralement à la fin du repas. Pour  
les animaux trop voraces, on peut  
en donner, mélangée à du foin, au  
commencement du repas ; c'est le  
moyen de les empêcher de se jeter  
avec trop d'avidité sur les racines  
et autres aliments. On peut faire  
entrer dans chaque ration une pro-  
portion de paille variant de 2 à 4  
livres. La paille d'avoine est répu-  
tée la meilleure.

Pour compléter une ration idéal-  
le, ajoutons-y environ 5 livres d'un  
mélange par moitié de grain et de  
tourteaux ou moulée de coton ou  
de farine de grain de lin. Ce der-  
nier mélange peut être laissé en  
fermentation pendant 12 heures a-  
vant qu'on le serve.

Telle qu'expliquée et détaillée,  
cette ration peut être considérée  
comme normale. Elle contient les  
matières azotées, l'amidon, les su-  
cres, les fibres, à peu près telles  
qu'on les rencontre dans le foin.

Nous conseillons vivement à nos  
cultivateurs de semer de la graine  
de lin ; c'est un des meilleurs ali-  
ments concentrés, très riche en az-  
ote, riche en graine ; elle n'a pas  
l'inconvénient de constiper les a-  
nimaux. Pour les vaches laitières,  
il sera toujours bon de la mé-  
langer à d'autres grains ; elle doit  
toujours être moulée.

Le Menthol japonais est sans  
égal comme agent calmant contre  
la douleur. Employé dans l'Em-  
plâtre au Menthol "D. & L." il est  
le meilleur et le plus efficace des  
remèdes contre le Lombago, Sci-  
atique, Rhumatisme et Douleurs.  
Faites l'essai d'un Emplâtre au  
Menthol "D. & L." la prochaine  
fois que vous souffrirez d'un de  
ces maux et vous serez convaincu.  
25 sous pièce chez les pharmaciens.

Employez le  
**FERROVIM**  
TRADE MARK

Tonique splendide.  
Reconstruit les organes.  
Fortifie les Muscles.  
Donne une nouvelle vie.  
En Vente chez tous les marchands  
de produits pharmaceutiques.  
DAVIS & LAWRENCE CO., Montreal.

L'arbitrage international et la Papauté

Un protocole, signé à Petropolis,  
le 17 novembre 1903, entre le Bré-  
sil et la Bolivie, a institué un tri-  
bunal d'arbitrage, pour connaître  
des réclamations présentées par les  
Brésiliens et les Boliviens, que la  
révolte d'Acre en 1902 et les con-  
flits subséquents entre le Brésil et  
la Bolivie avaient plus ou moins  
ruinés.

Ce tribunal était composé d'un  
juge brésilien, d'un juge bolivien  
et du nonce apostolique du Brésil  
comme président du tribunal avec  
autorité dirimante.

Installé le 20 mai 1905, le tri-  
bunal a terminé ses travaux avec un  
plein succès.

Dans sa séance du 3 novembre,  
il a chargé le nonce d'annoncer au  
Souverain Pontife cette heureuse  
nouvelle et y joignant ses homma-  
ges et ses remerciements pour le  
haut concours apporté par le Saint  
Siège à ce nouveau triomphe de  
l'arbitrage international.

Un fait positif vaut plus que dix  
ouï-dire. Demandez au Docteur  
Burgess, Surintendant de l'Hôpital  
des Aliénés de Montréal son opi-  
nion sur l'Emplâtre au Menthol  
"D. & L." Le véritable est fabriqué  
uniquement par Davis & Law-  
rence Co.

BERNARD HOTEL  
Tignish, P. E. I.

This well known hotel has been  
refitted and renovated this spring  
making it one of the best hostelry  
in Prince County.

Only a few minutes' walk from  
the Railway Depot.

Rates Moderate. Good Stabling  
in connection.

THEO. BERNARD, PROP.

J. A. JOHNSTON, M. D., C. M.

Médecin—Chirurgien  
TIGNISH, ILE DU P. E.

J. H. Myrick & Co

IMPORTERS AND DEALERS

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES

FINE

GROCERIES

And Fishing

Supplies

AT TIGNISH

and

ALBERTON

We have just

opened a full and

complete stock of

NEW GOODS

We are prepared

to supply the wants

of the farmer fish-

erman and mecha-

nic

We invite in-

tending purchasers

to give us a call

and they will find

we can meet all

competitors, and

save them the

trouble and expen-

se of going to

Summerside or

Charlottetown.

